Ami du Clergé du 15 janvier 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — IV. *Quinquagésime :* Voici les jours du salut, 17.

Instructions sur les Epîtres du Dimanche. — VI. *Sexagésime :* La sympathie agissante, 18. — VII. *Quinquagésime :* La charité confiante, 20. — VIII. *1er Dim. de Carême :* « Ne pas faire de mal », 21.

Retraite pour de grandes jeunes filles. — II. Vocation au célibat dans le monde, 22.

Varia. — *Sylva rerum...* Dévotion mariale et dévotion eucharistique, 24.

DOMINICALES LITURGIQUES

IV

Quinquagésime

VOICI LES JOURS DU SALUT

Mes frères,

Cette année, l'appel habituel de l'Eglise à la pénitence du Carême arrive à nos oreilles le jour où Notre-Dame apparut, pour la première fois, à Lourdes afin d'y prêcher la pénitence. Cette invitation conjuguée — et assez rare — réveillera-t-elle les dormeurs et les insouciants ? L'appel au Carême est-il superflu, en notre temps de restrictions pénibles et de souffrance universelle ? A une récente enquête sur « la plus grande fête laïque », la réponse fut... : *Noël !* C'est une mentalité païenne qui nous environne et, insensiblement, contamine les milieux chrétiens. Réagissez, vous qui croyez en Dieu et en son ciel. 1° Faites pénitence. — 2° Offrez les pénitences de Jésus. — 3° Offrez avec lui le sacrifice sauveur.

I. — *Faites pénitence*

A. *Dieu le veut.* Sa grande œuvre d'amour, l'Incarnation rédemptrice, a pour but « d'ôter les péchés du monde ». Tout l'Evangile est rempli de la miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs.

Miséricorde signifie cœur penché vers la misère, s'unissant à la misère pour la relever. Zachée, Marie-Madeleine, l'enfant prodigue (Luc, IX, 56 ; XV). « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs *à la pénitence* » (Math., VIII, 13). « Si vous ne faites pénitence, vous périrez ». « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (cf. Luc, XIX, 10). C'est l'heure favorable pour changer de vie, pour redresser ce qui n'est pas droit, pour donner à une vie qui s'égare l'aiguillage vers le Bien.

B. *Dans la cendre.* La cendre qui rappelle la mort était jadis employée dans la pénitence publique qui suivait la confession publique des péchés.

1° « Souviens-toi que tu es cendre... ». Tu t'enorgueillis de tes succès, tu te crois un personnage, tu te vois embarqué pour une croisière en un pays de rêve... Et après ? Après les plaisirs, la fortune, la gloire ? « *Cinis* », la cendre... A Carthage, sur le tombeau du grand cardinal Lavigerie, on lit cette inscription : « Ici repose dans l'espérance de la miséricorde infinie celui qui fut Charles Lavigerie, Cardinal-prêtre de la Sainte Eglise Romaine, Archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique et qui maintenant est poussière. [*Nunc cinis*]. Priez pour lui. »

2° L'heure est proche... de votre « incinération ». Mais, quelle que soit l'horreur que cause à tout être humain ce que S. François de Sales appelait « la mort corporelle », ce qui compte avant tout, c'est le sort de l'âme. Est-elle en sûreté, cette âme ? Est-elle protégée contre le « Divin Voleur » ? « Soyez sur vos gardes, car vous ne savez pas à quelle heure le Maître viendra. » Aux cinq vierges imprévoyantes qui n'avaient pas dans leurs lampes l'huile indispensable de la charité, l'Epoux adresse la terrible parole : « Je ne vous connais pas. » Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure (Mt., XXV, 13).

3° Soyez prêts. Celui-là est prêt qui vit dans la grâce, dans l'amitié de Dieu.

a) Si vous avez péché, convertissez-vous, c'est-à-dire, changez de vie, changez de route, reprenez le chemin pénible de l'obéissance et de la mortification. Confessez vos péchés et regrettez-les sincèrement devant Dieu. Sont-ils vraiment contrits, ces chrétiens qui passent au tribunal de la Pénitence comme à un guichet d'administration, sans préparation, sans examen, sans regret, sans sérieuse volonté de se corriger ? « *Emendemus in melius* », vous dit l'Eglise. Soyez décidés à mieux faire ! Savez-vous si, demain, la mort ne viendra pas interrompre votre vie insouciante et dangereusement menacée ?

b) Alors, vous demandez du temps pour faire pénitence... Il sera trop tard.

C'est donc maintenant, pendant ce Carême qui va commencer, qu'il faut, non pas se couvrir de cendre et de sacs grossiers, mais pratiquer le sacrifice intérieur, se mortifier en esprit et en vérité, renoncer aux occasions du péché, aux plaisirs malsains et troublants... Le Christ qui a souffert la mort de la croix pour vous, qui vous pardonne avec tant d'amour, vous dit, en vous montrant ses plaies et son Cœur : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé. » « Mon Cœur ne reçoit de la plupart que des ingratitudes et des oublis » (N.-S. à Ste Angèle et à Ste Marguerite-Marie).

Demandez, avec l'Eglise en sa liturgie des Cendres, cette contrition, cet esprit de pénitence qui remédieront à une légèreté coupable et si périlleuse :

« Seigneur, épargnez ceux qui regrettent leurs péchés. Que ces cendres soient un remède spirituel pour ceux qui s'accusent eux-mêmes, qui déplorent leurs fautes et implorent votre sereine bonté ! »

« O Dieu qui avez pardonné aux Ninivites après qu'ils eurent fait pénitence sous la cendre et le cilice, faites que nous les imitions de telle sorte que nous arrivions, comme eux, à gagner notre pardon. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

II. — *Avec Jésus Réparateur*

Impuissants à payer la dette du péché — dette infinie — vous vous réfugierez, dans l'amour du Christ, auprès de son Cœur, « *pœnitentibus salutis refugium* ».

Heureusement, le Christ est venu. Il a lavé nos âmes dans son Sang. Offrir ses réparations divines,

voilà le remède à notre infirmité. Identifiez vos âmes aux mouvements de son âme, suppliez-le de venir en vous « comme Réparateur et comme Sauveur » et vous direz avec confiance au Père : « Regardez le visage de votre Christ... Regardez le Cœur de votre Fils bien-aimé. Soyez attentif aux louanges et aux satisfactions qu'il vous rend au nom des pécheurs. Apaisé par ces divins hommages, pardonnez-nous. »

Ainsi pensait S. Bernard. « Au commencement de ma conversion, dit-il, je pris soin de cueillir ce bouquet (de myrrhe) et de le placer sur mon cœur. Il était fait de toutes les angoisses et amertumes de mon Seigneur, de la pauvreté de son enfance, des peines et des fatigues de ses prédications, de ses veilles en prières, de ses tentations après son jeûne, de ses larmes compatissantes, des pièges pour le surprendre en ses paroles, des dangers venant des faux-frères, des injures, des crachats, des soufflets, des sarcasmes, des reproches, des clous, de tous les fruits également amers que, pour notre salut, nous voyons produits avec tant d'abondance par la forêt évangélique. Et parmi toutes ces brindilles de myrrhe odoriférante, je n'eus garde d'oublier la myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix, non plus que celle dont on l'oignit pour la sépulture.

J'ai récolté la myrrhe : ce bouquet demeurera sur mon sein. C'est à le méditer que je trouve la sagesse, en lui j'ai reconnu la justice parfaite, les richesses de salut, l'abondance des mérites. Tantôt j'y puise un breuvage de salutaire amertume, tantôt le baume des suaves consolations. C'est là toute ma philosophie, plus sublime que toute autre, savoir Jésus et Jésus crucifié. »

III. — *Unis au sacrifice divin*

De toutes ses merveilles de miséricorde, N.-S. nous a laissé un mémorial vivant (Ps. CX). C'est la messe, le sacrifice parfait qui renouvelle à tous les autels du monde, le grand Sacrifice offert sur le Calvaire.

Vous aspirez au pardon de vos fautes, et de toutes vos dettes ? Assistez à la messe quotidienne. — Vous voulez aimer davantage Celui qui vous a tant aimés ? Communiez chaque jour. Visitez le Saint-Sacrement en esprit de réparation et d'amour. Faites célébrer des messes. Si, au dire de S. Jean de la Croix, un seul acte d'amour répare pour une foule de péchés, le Corps et le Sang du Christ ont une valeur qui dépasse infiniment toutes les œuvres de pénitence et de satisfaction.

« Si le sang des animaux, écrivait S. Paul (Hébr., IX), si la cendre d'une victime charnelle dont on asperge ceux qui sont souillés sanctifient et procurent la pureté de la chair, combien plus le Sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour servir le Dieu vivant ? »

* *

« Seigneur, ne nous traitez pas selon nos péchés... Venez à notre aide, ô Dieu notre Sauveur, et pour votre gloire pardonnez-nous nos péchés ! » *Amen.*

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES

VII

Dimanche de la Sexagésime

LA SYMPATHIE AGISSANTE

> « Qui parmi vous souffre, sans que je ne partage sa peine ?
> « Qui vient à tomber, sans qu'un feu intérieur ne me dévore ? »

Mes frères,

Quelle ardeur ardente que celle de S. Paul ! Non seulement il s'associe aux douleurs de ses frères, mais pour les sauver il consent à des sacrifices inouïs. Relisez la longue énumération des travaux qu'il subit, des dangers qu'il a courus, des souffrances endurées : « *in labore et ærumna, in vigiliis multis, in frigore et nuditate.* » Il a tout éprouvé, et il ajoute à ses « épreuves extérieures », le souci constant de toutes les Eglises qui lui sont confiées.

Quelle condamnation des indifférences auxquelles nous consentons pour les tribulations d'autrui, pour les dangers spirituels surtout que courent nos frères, car c'est de cela surtout qu'il s'agit. Nous nous désintéressons ; nous laissons chacun s'arranger comme il le peut, heureux d'éviter pour nous-mêmes les souffrances qu'il endure, les incrédulités ou les faiblesses morales qui le diminuent.

S. Paul nous donne ici une leçon précieuse. Recueillons-la : en découvrant les causes de notre indifférence ; en nous rappelant la grandeur et l'obligation de l'apostolat ; en énumérant les façons dont nous pouvons témoigner à nos frères la sympathie agissante qui convient.

I. — *Les causes d'indifférence*

Il y a d'abord notre égoïsme. Pourvu que les choses marchent bien pour nous, que notre santé nous satisfasse, que nos affaires prospèrent : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les autres qui se plaignent sont des fâcheux, des difficiles, des incapables. Nous ne le disons pas peut-être. Mais nous le pensons et nous établissons notre vie sur cette conviction.

Egoïsme, doublé souvent de scepticisme. Le mot est un peu fort ; je le laisse quand même ; il exprime si bien notre état d'âme en face de la vérité. Qui de nous la possède assez pour éprouver l'ardent désir de la communiquer ? La foi, évidemment nous l'avons ; mais comment vit-elle en nous ? Comme un feu ardent qui dévore, ou comme une flamme timide que les circonstances seules raniment ? La prière, la messe hebdomadaire, la réception des sacrements devraient la nourrir ; mais nous nous y rendons souvent avec une telle nonchalance qu'ils ne produisent pas l'effet attendu. Demandez donc alors à cette flamme timide de se répandre autour d'elle.

Le dilettantisme ensuite nous fait redouter tout ce qui pourrait nous causer quelque peine.

Il est bien plus simple en effet de se laisser vivre, en profitant des bienfaits que sans aucun mérite de notre part, nous avons reçus, plutôt que de partager des souffrances qui pourraient avoir un retentissement sur notre santé personnelle, ou bien d'entrer en lutte avec des âmes, qui ne souffrent pas de l'absence de ce qu'elles ignorent ou qu'elles ont aban-

donné. N'est-ce point nous condamner à des discussions vaines, fatiguantes, à des tentatives vouées d'avance à l'insuccès ? Et puis n'y a-t-il pas des hommes attachés par vocation à ce ministère ? Qu'ils fassent leur besogne. Pour nous, nous nous contentons de celle qui nous est imposée dans la lutte gigantesque que notre existence de chaque jour rend plus difficile.

Notre goût *d'indépendance* s'oppose aussi à l'activité charitable.

Les meilleurs d'entre nous sont férus de liberté. Nous occuper d'autrui, lui venir en aide, collaborer d'une façon active à écarter de lui une peine, ou l'amener à la bien supporter, cela nous impose des exigences qui restreindront notre libre façon d'agir. Il faudra du temps ; nous résoudre à quelque démarche, nous priver de tel plaisir, de telle lecture, de telle disposition de nos journées, caressée à l'avance comme une satisfaction.

Et puis de *quel droit*, s'il s'agit d'encouragement à donner à une vie morale déficiente parlerions-nous de lois à observer ? Nos revendications ne nous condamneraient-elles pas ? Sommes-nous meilleurs que ceux qui sont là devant nous, et que nous voudrions entraîner vers le mieux ? Nous sommes mal placés, peu désireux d'ailleurs de demander aux autres ce que nous n'accomplissons pas nous-mêmes. Et si par hasard notre conscience ne nous reproche rien de sérieux qui provoque le « *medice, cura teipsum* » toujours gênant à entendre, l'absurde libéralisme dont nous prétendons user pour nous-mêmes arrêtera sur nos lèvres la parole, ou dans notre vie les actes qui pourraient être une exhortation ou un exemple.

Combien parmi nous oseraient, comme S. Paul, en faveur des souffrances de nos frères ou de leurs déchéances d'âme revendiquer ce bilan de charité : « J'ai supporté de nombreuses poursuites, subi plusieurs fois la prison, éprouvé des tortures et affronté la mort » ? Dieu du reste ne demande pas souvent de semblable héroïsme !

II. — *Grandeur et obligation de l'apostolat*

La vraie dignité de notre vie dépend de la noblesse de nos actes. Quoi de mieux alors que de chercher l'imitation du plus radieux modèle : N.-S. J.-C. ?

Or l'œuvre par excellence du Christ parmi nous est essentiellement une œuvre de charité. Qu'il guérisse les malades ou apaise les tempêtes ; qu'il multiplie les pains ou rende la vie aux morts ; qu'il distribue surtout le pain de la vérité, en tout se manifeste sa pitié compatissante. Relisez attentivement l'Evangile. Pour manifester sa charité, il n'a reculé devant aucun abaissement, aucune fatigue, aucune société si peu brillante qu'elle parût. Pour résumer son œuvre il a dit : « Je suis venu pour évangéliser », c.-à-d. pour communiquer le don le plus précieux : la vérité.

Il en a fait alors pour chacun un devoir sacré. Qu'est-ce donc en effet que le christianisme, sinon d'abord l'amour de Dieu ? Or Dieu, vous ne l'aimez pas si vous assistez impassibles à la diminution de son règne, si vous ne faites pas tout ce qui dépend de vous pour propager sa lumière dans les âmes et proclamer son autorité. Regardez la croix : voilà ce que le Christ a fait pour restaurer la grandeur de son Père. Cela ne vous inspire-t-il pas le sens et la mesure de votre activité ?

Le christianisme, c'est aussi l'amour de nos frères. Or, ces frères, pouvez-vous dire que vous les aimez si vous restez insensibles à leurs souffrances, insensibles surtout à leur perte éternelle ? Vous qui possédez un certain bien-être, qui avez reçu la foi et voyez les dangers où les jettent l'ignorance et l'inconduite, les menées audacieuses du mal auxquelles ils sont trop sensibles, les sollicitations incessantes qui les tiennent à la merci de leurs passions, vous ne feriez rien pour eux ? Vous rediriez sans trouble cet acte de charité : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous » ?

Du reste, c'est chose si naturelle de s'apitoyer sur le sort des malheureux, c'est chose si impérieuse aussi de communiquer aux autres la lumière que l'on possède qu'il faut faire presque un effort pour ne point s'y essayer. « Nous ne pouvons pas nous taire », s'écriaient les apôtres. C'est vrai. Quand Dieu et sa sainte vérité ont pénétré profondément une âme ils y produisent de touchantes initiatives de charité ; ils y provoquent des besoins de rayonnement qu'on n'emprisonne pas. La lumière, on peut l'éteindre, on ne l'enchaîne pas ; elle veut éclairer.

III. — *Comment témoigner cette charité ?*

D'abord en gardant la conviction qu'à part certaines situations nettement indiquées par un appel d'en-haut, c'est dans votre vie actuelle qu'il faut agir. L'œuvre de charité matérielle ou spirituelle n'est point quelque chose de lointain, mais quelque chose de concret, sous vos yeux, à votre portée. L'essentiel est d'y penser d'abord, d'avoir l'esprit ouvert sur toutes les misères. Sachez voir ; sachez utiliser vos relations, vos rencontres journalières, vos amitiés, votre travail, vos dispositions d'âme, vos goûts, vos souffrances, vos joies. Chercher des occasions, c'est souvent perdre celles qui s'offraient.

Sur ce théâtre où la Providence a placé votre vie, donnez le bon exemple. Montrez que votre vie chrétienne a sur vos sentiments et votre action un retentissement immédiat. On a trop de raisons de nous reprocher de faire dans notre vie deux parts : celle de notre foi et celle de nos actes, cette dernière n'étant pas, trop souvent, conforme à la première.

La force de l'exemple, n'est-ce pas ce qui édifiait les païens ? « Ces chrétiens, voyez donc comme ils s'aiment ! » Cette nouveauté amenait souvent des conversions. Les exemples des martyrs n'ont-ils pas en de multiples circonstances converti leurs juges, leurs témoins, leurs bourreaux ?

Ainsi peut-il en être de vous. Voulez-vous convaincre que la foi n'est pas une question d'imagination, mais de sincérité ? affirmez-la dans votre vie ; que la vertu est possible ? pratiquez-la ; que le devoir est réel, et qu'il a ses fidèles ? tenez-y fermement ; que les souffrances d'autrui ne vous laissent pas indifférents ? montrez-le pratiquement. Vous serez surpris des résultats.

Cette activité féconde vous est-elle impossible ? Il vous reste la prière.

Elle est l'arme par excellence, elle est la grande puissance, car elle fait appel à la toute-puissance divine. Elle a des efficacités secrètes, que la science peut nier, mais que la raison doit reconnaître, parce que l'expérience les prouve. Elle est une force qui incline Dieu vers nous, qui fait violence à son cœur et le penche avec miséricorde sur nos besoins. Ils lui rappellent si bien ceux qu'il se faisait une joie

de soulager, pendant son passage ici-bas. « Ce grand témoignage de notre faiblesse, disait Mgr Dupanloup, dans le pauvre et faible cœur humain, devient une puissance irrésistible et redoutable au ciel même. » Bossuet admirait cette puissance et s'écriait : « Voici le prodige des prodiges : l'homme revêtu de la toute-puissance divine. »

* *

Sortons donc de nous-mêmes, tout est là ! Les occasions ne nous manquent pas. Malgré ses prétentions et ses espérances, la société nous donne l'aspect d'un navire battu par la tempête. Le naufrage n'est peut-être pas loin. Demandons au divin pilote de monter encore avec nous dans notre barque ; rappelons à nos frères qu'en lui et en lui seul se trouve le salut. *Amen.*

VII

Dimanche de la Quinquagésime

LA CHARITÉ CONFIANTE

Mes frères,

S. Paul vient de rappeler la valeur exceptionnelle de la charité, placée au-dessus de l'éloquence humaine ou angélique, au-dessus du don de prophétie et de la science profane, au-dessus même d'une foi capable de transporter les montagnes ; il énumère les qualités de cette vertu. Elle doit être patiente, douce, simple, juste, etc.

Parmi ces caractéristiques, il en est une qui peut nous arrêter. Elle a besoin d'explication ; mais bien comprise elle produirait cette paix dans la concorde, dont nous parlions dimanche dernier : « La Charité croit tout ».

Qu'est-ce à dire ? Serait-elle assez simple pour accepter, sans les contrôler, tous les bruits colportés ? Ce serait là une naïveté étrange, indigne d'une vertu. Mais réalisant là, comme partout, la condescendance et la largeur d'esprit, elle « croit tout » ce qui peut parler en faveur du prochain.

Essayons d'entrer dans le détail de cette disposition.

I. — *Elle croit au bien inaperçu, aux bonnes intentions*

Nul n'est entièrement bon ; nul non plus n'est entièrement mauvais. Notre expérience personnelle nous en assure. Ne sentons-nous pas en nous-mêmes un étonnant mélange de vertus et de vices, d'attraits légitimes et de penchants condamnables ? Mieux que cela. Nos actions sont-elles toujours d'une limpidité parfaite, telle qu'il n'y ait rien à y reprendre ?

N'est-ce pas une petitesse d'esprit alors de nous croire différents des autres ? Que deviendrions-nous, si ceux que nous blâmons sans pitié nous traitaient comme nous le faisons pour eux ?

Les bons... les mauvais ! C'est vite dit ; est-ce toujours aussi vrai ?

Du reste, si comme le veut la charité chrétienne, notre but en voyant les défauts des autres est de travailler à les en corriger, croyons-nous pouvoir le faire en commençant par les mépriser ?

Elle croit que sous des actes même condamnables peuvent se trouver des intentions louables.

Quel mystère en effet que l'activité humaine ! Voici une personne que vous rencontrez. Elle est aimable, généreuse, obligeante. Mais derrière cet empressement ne se cache-t-il pas quelque mobile intéressé : le désir d'être estimé ; le projet secret de se servir de la considération acquise pour se pousser vers les honneurs, la fortune ou le succès ?... Même chez les meilleurs l'amour-propre est si subtil !

Renversez la comparaison. Dans les actes qui vous semblent mauvais n'y a-t-il pas de la surprise, de l'ignorance, une certaine nervosité maladive, une illusion même qui présente comme devoir urgent le résultat d'un tempérament soupçonneux. N.-S. n'avait-il pas averti ses apôtres : « On vous mettra à mort, croyant rendre gloire à Dieu » ?

Et puis, de quel droit juger vos frères ? Qui vous en a chargé ? Possédez-vous les éléments indispensables pour prononcer en toute équité ? Voyez la justice humaine — je parle d'une justice impartiale — de quelles précautions ne s'entoure-t-elle pas : enquête, témoins, etc... ! Et vous, vous voudriez condamner sur de simples circonstances extérieures ?

Prenez garde encore. Notre divin Maître nous a prévenus : « On se servira envers vous de la mesure dont vous vous serez servis à l'égard de vos frères. »

Il est bien plus sage d'imiter cette mère de famille qui apprenait ses enfants à ne mépriser personne. Mourait-il quelque vieillard elle leur disait : « Allez à son enterrement, c'était une vertueuse personne, et il faut lui faire honneur. » Elle ajoutait : « Vous demanderez au bon Dieu la grâce de lui ressembler. »

II. — *Elle croit que les méchants ont parfois des excuses*

Songez aux différences d'éducation, de réussite, de mentalité. Vous vous réjouissez, à bon droit, d'appartenir à des familles chrétiennes, d'avoir reçu une éducation où l'on vous apprit les lois de la morale. Votre vie, en somme, fut facile ; elle s'est orientée d'elle-même, sinon vers la fortune, du moins vers l'aisance. A l'abri de ce confort vous avez pu déceler la malice des mauvais bergers, qui trompent le peuple, percer leurs intentions et comprendre la source où s'alimentent leurs préjugés. Mais ceux qui n'ont pas joui de ces faveurs que vous avez reçues ? La foi ne leur fut pas donnée. Mgr Gibier disait : « Les berceaux devant lesquels on ne prie pas, nous annoncent des générations qui font trembler. » Or auprès de combien de berceaux n'a-t-on jamais prié ! La vie leur est dure. Aussi peuvent-ils facilement se laisser tromper. On a cultivé chez eux l'envie, et on leur promet de si belles choses, quand ils auront saccagé l'ordre établi ! — Ayez pitié d'eux, car rien n'est plus triste que d'agir en dehors de la vérité.

Vous êtes heureux parfois qu'on use à votre endroit d'un peu de condescendance. Vos excuses vous semblent valables. Les leurs ne le seraient-elles pas ?

III. — *Elle croit qu'aux plus mauvais on peut faire du bien*

Les plus mauvais ! Des âmes perverses, déchues, le divin Maître en a rencontrées : Madeleine, la femme adultère, la multitude de ceux à qui il commençait par dire : « Tes péchés sont remis », les Pharisiens obstinés à sa perte, la foule hier enthousiaste, aujourd'hui réclamant pour lui la croix. Pourtant a-t-il renoncé à les croire susceptibles d'amélioration ? Toutes ses paroles, ses actes, son sacrifice suprême n'avaient d'autre but que leur conversion. Ne l'a-t-il pas souvent obtenue ?

Je vais plus loin. La société païenne des premiers siècles valait-elle mieux que la nôtre ? Pourtant, les apôtres d'abord, les fidèles ensuite n'ont pas déclaré

qu'il n'y avait rien à faire avec ces païens, dont les croyances et les mœurs étaient si éloignées des leurs. Ils ont cherché en eux la petite étincelle capable d'être ranimée.

A l'heure actuelle, n'avez-vous pas entendu parler de ces apôtres héroïques, qui vont saisir chez elles, se faisant l'un des leurs, les masses hostiles, déchristianisées. Ils ne veulent pas désespérer ; ils tiennent bon. Essayez donc d'agir comme eux.

Les plus méchants méritent quelque intérêt. Il serait trop commode et trop agréable de s'occuper seulement de ceux dont les dispositions promettent un succès facile. Les vrais apôtres veulent gagner les milieux les plus réfractaires, car il y a là des âmes que le Christ a aimées et rachetées. Or c'est de cela surtout qu'il s'agit. Nous travaillons pour ramener à lui, qui nous les a en quelque sorte confiés, nos frères égarés. De quel amour il entoure toutes les âmes. Avec quelle miséricordieuse bonté alors il pouvait parler « du plus petit parmi nos frères », à qui faire du bien c'est le faire à lui-même. La vraie charité alors aime toute âme, même la plus « déshétée », parce que le Christ l'aime, qu'elle est faite pour l'aimer.

Cette considération encourage toujours les apostolats laborieux. Elle réfute victorieusement toutes les accusations de candeur, de naïveté, d'aveuglement.

* *

Restez donc fidèles à la doctrine de S. Paul. Ayez une charité confiante, même à l'égard de ceux qui se posent en ennemis. Ne désespérez pas ; priez pour eux. Et si, malgré tous vos efforts ils se figent dans une hostilité déconcertante, imitez le divin Maître, et redites à Dieu les paroles du Psalmiste : « *In veritate tua disperde illos.* Que ce soit dans *votre* justice et non *dans la mienne* qu'ils trouvent leur condamnation. » Ainsi soit-il.

VIII

1er Dimanche de Carême

« NE PAS FAIRE DE MAL »

Mes frères,

Voici le Carême, temps précieux, s'il en est, temps favorable, jours de salut. Comment l'Eglise ne nous le redirait-elle pas ?

Vous savez par expérience combien nos âmes vivant dans un monde où le péché règne en maître, en subissent l'influence. Aussi S. Léon avec raison nous dit : « Il est opportun que même les cœurs religieux se gardent de la poussière du siècle. »

Quelles conditions nous permettront de nous rendre à ce conseil de l'Eglise ? — La première est exprimée par S. Paul, dans l'épître de ce jour : « Ne faisons de mal à personne, pour que notre activité ne soit point contrariée. Etablissons-nous aux yeux du monde, comme les ministres de Dieu. » Il ne s'en tient pas là. Il détaille les circonstances où nous devons nous montrer les dignes serviteurs du Christ. Il suffit de lire ses lignes pour trouver un plan de vie vraiment chrétienne.

Mais, direz-vous, nous ne cherchons à faire de mal à personne ! — Il est bien des manières de faire le mal. Voyons-les.

I. — *On fait le mal par ses paroles et ses silences*

La langue est un merveilleux instrument. Mais elle est aussi une servante, chargée d'exprimer docilement ce que pense l'esprit. De là les dangers de la parole : « Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es », proclame la sagesse populaire ; ajoutons cette constatation : « dis-moi ce dont tu parles habituellement, et je te dirai ce que tu aimes. »

Comprenez-vous alors le soin que nous devons prendre de toutes nos paroles ? Si elles reflètent nos tendances, si elles agissent sur autrui comme une indication, quelles précautions ne faut-il pas pas afin de n'étonner, surtout ne scandaliser personne. Car si une conversation surnaturellement dirigée peut produire beaucoup de bien, une autre peut faire beaucoup de mal.

La foi est à la merci d'une parole d'incrédulité, d'une plaisanterie malsaine ou de murmures contre la Providence. L'espérance se trouve souvent compromise par des plaintes, indice d'une âme peu soumise aux volontés divines. La langue peut résonner successivement du cantique du saint amour ou de la tiédeur des sentiments. Le prochain peut facilement bénéficier de la sympathie qu'on lui témoigne ou pâtir de l'hostilité qui transparaît dans une réflexion apparemment anodine, mais grosse de conséquences.

La morale est peut-être le domaine où s'exerce le plus facilement la malice ou l'insouciance. Même dans les sociétés qui prétendent se respecter, que de paroles imprudentes qui sonnent mal aux oreilles des enfants, des adolescents ou même de personnes plus âgées, surtout quand elles viennent de la part de catholiques connus comme tels. Que d'idéal flétri, du fait de certaines conversations ; que de vies faussées par suite de théories exprimées et dont nous supporterons la responsabilité !

Il y a des paroles malheureuses, mais certains silences ne sont pas moins coupables.

Il y a des mutismes qui perdent une cause : celui que l'on garde quand on devrait affirmer ses convictions, ses principes, sa religion, défendre un innocent accusé. Prenez garde au châtiment : « Je rougirai de vous devant mon Père, disait N.-S., parce que vous aurez rougi de moi devant les hommes. »

Il y a des silences qui scandalisent. Ne croyez pas conquérir l'estime des adversaires, en n'opposant que l'apparente indifférence à ce qui mériterait l'indignation. Les hommes jugent de la valeur d'une cause par l'énergie de ceux qui la défendent. Les païens se sont convertis en voyant l'héroïsme des martyrs, jugeant divine une « religion pour laquelle des témoins se font égorger » ; mais quelle estime nos païens modernes peuvent-ils avoir pour elle, quand des chrétiens n'osent pas, pour la défendre, affronter un sourire ou un haussement d'épaules.

Il y a des silences qui encouragent le mal. D'où vient l'audace des méchants, leurs succès, sinon de la faiblesse des bons ? Remarquez. C'est doucement, par degrés qu'ils procèdent, s'enhardissant peu à peu, à mesure que leurs adversaires prennent peur. Doublement coupables, alors, ces silences, parce qu'ils s'annihilent eux-mêmes et provoquent une malice qu'ils pouvaient arrêter.

II. — *Péchés d'action et d'omission*

Le christianisme n'est pas une simple philosophie, ni un syndicat, ni une formalité. Il est un drapeau. Disons mieux, puisque N.-S. lui-même nous l'a en-

seigné : il est une *Vie*. Qui veut la posséder doit respecter ses lois.

Ses commandements sont sacrés : pas un iota qui n'ait sa valeur et puisse être modifié ou méconnu. Les vertus qu'il enseigne, dont Jésus nous a donné l'exemple : loyauté, justice, pureté, charité, devraient briller d'un éclat particulier dans la conduite des chrétiens.

En est-il toujours ainsi ? Les incroyants sont-ils les seuls à transgresser la loi, à fouler aux pieds les vertus, à en prendre à leur aise avec la justice, à ne pas accomplir le devoir familial, à traiter mal leurs serviteurs et à jeter sur le peuple un regard dominateur ou méprisant ?

Voyez-vous alors les conséquences de ces actes coupables ? Entendez-vous ce que l'on dit du christianisme, quand on voit agir les chrétiens ? La plainte, pharisaïque peut-être, mais universelle monte douloureuse à nos oreilles : « Ils ne sont pas meilleurs que les autres. » Comme nous voilà loin de l'encouragement du divin Maître : « Mettez-vous à mon école », disait-il. Or, qu'avons-nous appris ? Et qu'enseignons-nous aux autres ?

On pèche aussi par ce que l'on ne fait pas. Vous le dites dans votre « *Confiteor* » : Je m'accuse d'avoir péché... et par *omissions*.

Il y a là une activité négative, grosse de culpabilité et de conséquences : prières omises, messes hebdomadaires supprimées ou bien outrageusement écourtées, dimanches où le repos obligatoire se transforme en une multitude de plaisirs souvent plus fatigants que le travail ordinaire. Ou encore : dettes non payées, promesses envolées, espérances démenties par nos négligences. Tout cela, scandale permanent pour les âmes faibles, qui attendaient mieux, ne serait-ce que pour puiser dans notre conduite un stimulant pour la leur. « Malheur à celui qui scandalise un de ces petits, qui croient en moi. » Prenez garde que le Juge intègre n'ait à vous appliquer cet anathème redoutable.

Est-ce tout ? Non.

III. — *On pèche par ce que l'on paraît être, et que l'on n'est pas*

Singulier contraste : le mensonge est une des habitudes les plus déplaisantes, et nous passons notre vie à mentir. Nous mentons parfois, par paroles; surtout, nous nous présentons bien rarement aux autres tels que nous sommes en réalité.

L'estime exagérée de nous-mêmes nous fait dissimuler habilement nos défauts, ce qui ne veut pas dire que nous mettions tout en œuvre pour les corriger. Ils sont parfois si profitables !

Je sais : le monde est impitoyable, et nous avons quelque raison de redouter sa malice. Il augmente si facilement nos faiblesses, que nous avons quelque droit à ne pas lui en fournir l'occasion. Et puis la dissimulation est si commune... Pourtant ne nous faisons pas illusion ; le mensonge finit toujours par être découvert et alors, menteurs en paroles ou menteurs en action, nous subissons le blâme de ceux qui nous prennent en défaut.

Il est donc important d'apprendre aux enfants, dès leur bas âge, à ne jamais mentir et de les corriger très vite d'une tendance à la dissimulation. Notre S. Louis n'avait-il pas, d'après Joinville, le culte de l'honnêteté : « Maître Robert, m'est avis que ce mot d'honnête homme est si grande chose et si bonne, que même à le prononcer il remplit la bouche. » Mais alors que dire des « grandes personnes » qui s'abaissent au point de cultiver le mensonge ? Que de belles paroles ne reposent sur aucun fond d'exactitude ! que d'affaires rappellent ce mot d'un directeur de journal : « Un homme a acheté, il y a quelques jours, une demi-livre de poivre chez un épicier. A l'analyse cette demi-livre contenait 50 0/0 de poivre et 50 0/0 de poussière. » Que de « sabotage » dans l'exercice de nos fonctions ! Et pour cacher tout cela, que de précautions !

Mais quel scandale, quand ce vice apparaît chez des hommes dont le christianisme aurait dû leur enseigner l'obligation d'une vie probe et loyale. Tartufe est un objet d'horreur. Il y a longtemps que notre divin Sauveur nous conseillait de nous présenter aux hommes, la sincérité aux lèvres et dans le cœur : « Que votre parole soit : ceci est ou cela n'est pas. » Et que toujours on puisse se fier à notre attitude.

* *

Le monde a plus que jamais le soin de réapprendre ces choses. L'égoïsme et le mensonge le dominent. Mais parce que vous avez gardé pour votre foi une estime et une fidélité méritoire, vous devez avoir à cœur d'en procurer aux autres le bienfait par la rectitude des pensées et de vie qu'elle nous suggèrera.

Et quelle belle œuvre vous ferez ! Restaurer le monde dans la justice et la vérité, ce serait le meilleur moyen d'établir la paix en vous et autour de vous. Ainsi soit-il.

RETRAITE POUR DE GRANDES JEUNES FILLES

II

VOCATION AU CÉLIBAT DANS LE MONDE

Est-il possible de parler de vocation *professionnelle,* surtout pour des jeunes filles ? Du point de vue strictement religieux, nous n'avons guère à nous en préoccuper. Vous pouvez trouver dans vos goûts, vos aptitudes, vos dispositions intellectuelles ou physiques, des indications qui vous porteront à choisir un état, une occupation, disons très prosaïquement un métier, de préférence à un autre.

Vous pouvez avoir à vous interroger sur ce point, mais, sauf des cas très exceptionnels, dont nous n'avons pas à tenir compte ici, votre conscience ne saurait être mise en jeu bien gravement dans le choix d'une profession. C'est bien plus affaire de prudence, de bon sens, et quand, aidées par les sages conseils de vos parents, vous aurez pris la décision raisonnable, votre conscience sera bien en paix.

Là où la conscience doit intervenir en fonction précisément de ce que nous appelions hier l'adhésion amoureuse de notre volonté à Dieu, c'est dans le choix de ce que les théologiens appellent « un état de vie. » Si nous devons servir Dieu pour gagner le ciel, nous pouvons le servir soit dans le *célibat,* soit dans le *mariage*. Célibat dans le monde ? C'est la vocation que nous étudierons aujourd'hui.

I

La vocation au célibat dans le monde est une des plus délicates à expliquer sinon à justifier. L'homme et la femme sont, en effet, normalement créés par Dieu en vue du mariage : « Croissez et multipliez-vous », a dit le Seigneur au premier couple.

On doit donc, sans hésitation, condamner un célibat qui ne serait en réalité qu'une forme de l'égoïsme, un célibat dans lequel, même sans violer la loi de la continence, on ne chercherait qu'à éviter les devoirs et les charges du mariage et de la famille, en vue d'une vie matérielle ou intellectuelle plus facile.

Les moralistes se posent cependant la question de savoir s'il existe des personnes qui, tout en étant normales, se sentiraient vraiment inaptes à élever une famille. Une telle hypothèse, d'après eux, ne serait pas impossible, du moins à titre d'exception. L'inaptitude pourrait provenir du tempérament, du caractère ; — mais alors cette inaptitude confinerait déjà à un état anormal de la personnalité. Ou bien l'inaptitude pourrait provenir d'un état de pauvreté absolue qui interdirait à un homme consciencieux de fonder une famille ; — mais alors l'inaptitude pourrait n'être que temporaire.

Il vaut mieux chercher d'autres raisons pour justifier le célibat dans le monde.

1. Tout d'abord, certains motifs d'ordre physiologique ou pathologique devront rendre obligatoire un tel célibat. C'est le cas des personnes qui ont la certitude de transmettre à leurs enfants des maladies héréditaires, la tuberculose, par exemple... A ce propos, laissez-moi vous résumer la pensée de l'épiscopat français au sujet de l'examen prénuptial établi par la loi. Sous la forme qu'il revêt aujourd'hui, cet examen est acceptable et même, s'il respecte le secret professionnel, louable. On doit toujours rappeler à un sujet contaminé qu'il n'est point, en conscience, appelé au mariage et qu'une grave obligation pèse sur lui de ne pas fonder une famille. Mais pour lui c'est affaire de conscience. Si l'examen prénuptial devait avoir pour résultat de conférer à l'Etat le pouvoir d'interdire le mariage, il y aurait là, quelles que soient les bonnes raisons dont pourrait se parer l'intervention de l'autorité, un véritable abus de pouvoir. En effet, le mariage étant un état auquel, en vertu des droits qu'ils tiennent de la nature, les hommes ont la faculté de prétendre, l'Etat, postérieur à la famille dans l'ordre naturel, n'a pas qualité pour intervenir d'autorité en une matière où cette intervention fait fi des droits et des prérogatives de la personne humaine.

2. A côté du célibat moralement imposé aux êtres susceptibles de contaminer leur descendance, il y a le célibat louable des hommes et des femmes qui renoncent à fonder un foyer pour se consacrer plus entièrement à leurs parents, à la science, à la patrie.

a) A leurs parents. — J'ai connu un jeune homme dont la santé était parfaite, la situation fort enviable, les convictions chrétiennes profondes, et qui refusait systématiquement les partis qu'on lui proposait. Je lui demandai un jour la raison de cette obstination qui ne pouvait être chez lui une marque d'égoïsme et semblait cependant contredire un devoir primordial. Et sa réponse fut celle-ci : « Vous savez que j'ai deux sœurs, incapables par suite d'infirmités de gagner leur vie. Si je fonde une famille, je veux en tenir toutes les obligations ; mais alors il me sera impossible d'assurer la subsistance de mes sœurs. Par conséquent je dois me dévouer pour elles et j'estime accomplir ainsi le devoir le plus urgent. » — Je n'avais rien à répondre.

b) A la science. — La science peut-elle justifier un célibat volontaire ? — Oui encore, — à condition toutefois de ne rien exagérer, — dans la mesure où le souci d'une famille devrait être un obstacle aux recherches scientifiques utiles à la société. Il faut des savants dans l'intérêt même de la communauté humaine, et certaines recherches expérimentales sont si absorbantes et exigent un tel dégagement de tout souci, que le célibat s'impose presque à ceux qui doivent s'y livrer. Pour une femme, en particulier, la carrière professorale est fortement handicapée par les charges d'une maternité périodique. Faut-il renoncer au mariage dans l'enseignement ? Faut-il renoncer à l'enseignement pour se marier ? Théoriquement, ce problème a reçu des solutions divergentes. Pratiquement, la vraie solution devient, en chaque circonstance, un cas d'espèce à examiner et à discuter...

c) A la patrie. — Le dévouement à la patrie peut également justifier le célibat. Le militaire, le marin, l'explorateur, l'aviateur... Cas d'espèces. Certains ont eu le courage de juxtaposer à des situations difficilement conciliables la vie conjugale aussi parfaite que possible. Tel, le saint général de Sonis...

d) Enfin, il y a le célibat forcé de ceux — de celles surtout — qui, n'ayant pas trouvé à se marier en raison des circonstances, ne sauraient en être tenus responsables. C'est surtout le cas — je viens de le laisser entendre — d'un assez grand nombre de jeunes filles. Il s'est présenté à l'issue de la première grande guerre 1914-1918. Il n'est pas rare non plus après celle que nous venons de subir. Cette pénurie masculine ainsi que la création d'un grand nombre de services nouveaux de temps de guerre et d'après guerre ont poussé les femmes et les jeunes filles à s'assurer des emplois leur permettant de vivre... sans mari. Ce féminisme envahissant ne favorise certainement pas le mariage ; mais il est et il faut en tenir compte.

II

Nous sommes donc en face du célibat plus ou moins forcé, regrettable à coup sûr, mais non coupable. La jeune fille contrainte à ce célibat est-elle sans vocation ? Généreuse, elle aurait désiré sans doute fonder un foyer, élever de nombreux enfants. Elle avait toutes les qualités pour faire une bonne mère de famille. La malchance a voulu qu'elle ne se mariât point. La malchance ? Disons : la Providence.

Car Dieu se sert *toujours* des événements, même les plus contraires à une vocation présumée, pour nous conduire là où il veut et nous révéler une vocation nouvelle, à laquelle peut-être nous n'étions pas préparés par nos goûts, par nos dispositions, mais dans laquelle nous sommes appelés à faire un bien considérable. Rappelez-vous l'histoire de Marguerite de Cortone. Combien plus vraie encore est cette histoire, lorsqu'il s'agit de tirer le bien, non du péché, mais de la simple contradiction des événements.

Un des grands mérites de notre époque, si décriée, et pas toujours justement, c'est d'avoir mis en relief le rôle social et religieux que chaque chrétien, comme tel, est appelé à remplir. Vous avez fait suffisamment de sociologie pour connaître, en cette matière, la courbe ascendante suivie par les idées sur l'organisation du travail. D'une conception *individualiste* — ce fameux libéralisme économique qui avait envahi dans les trois premiers quarts du XIX[e] siècle l'organisation industrielle et contaminé les meilleurs